
Premières bandes

J'en ai trop marre de cette galère
Alors je joue la frime
Même si ça ne rime à rien
J'ai besoin de m'évader
J'ai besoin de planer

Je devais avoir treize, quatorze ans quand le break est arrivé en France au milieu des années 1980¹. Ça a commencé par le smurf² avec des films comme *Beat Street*³ puis nous avons entendu parler d'Afrika Bambaataa et de la Zulu Nation⁴ et avec lui, a commencé l'éveil de notre conscience black. Les Noirs du milieu hip-hop s'y étaient identifiés.

Aujourd'hui, les gens se disent congolais, ivoiriens, sénégalais, maliens. À cette époque, ça n'existait pas. On se disait noirs, fin de l'histoire. Nous ne savions même pas d'où chacun venait. Bizarrement, nous ne nous étions jamais vraiment posé la question. Je suis d'origine africaine et je ne le renierai jamais mais je me sens français. Je n'ai pas une once de cette culture africaine. Cette façon de penser, d'agir ne fait pas partie de moi. Mais comme beaucoup d'autres, je l'ai cherchée pour mieux comprendre qui j'étais, pour trouver ma véritable identité.

Dans mon adolescence, quand je traînais à Paris, tout le monde me prenait pour un Antillais. À Corbeil, comme dans beaucoup de villes de banlieue à l'époque, il y avait

¹ Le *break* est un style de danse lié à la culture de rue, né à New York, et importé en France dans les années 1970. Il constitue, avec le rap, le graffiti et le DJing, une des quatre dimensions du mouvement hip-hop. Les danseurs sont baptisés breakers ou B-boys et B-girls. Cette danse acrobatique se pratique souvent au milieu d'un cercle et sous forme de défis entre danseurs.

² *Smurf*: « Style de danse du mouvement hip-hop. C'est par la pratique du smurf que le hip-hop s'est imposé en France, dans les années 1980, avec l'émission de Sidney intitulée *Hip-hop*. », in Manuel BOUCHER, *Rap, expression des lascars. Significations et enjeux du rap dans la société française*, L'Harmattan, Paris, 1998, p. 477.

³ *Beat Street*, réalisé par Stan Lathan en 1984, est un des premiers films décrivant le milieu du hip-hop à partir de l'histoire d'un groupe de jeunes Noirs du Bronx. On peut notamment y voir Afrika Bambaataa, une des figures du mouvement hip-hop.

⁴ Afrika Bambaataa est un ancien chef du gang Black Spades dans le Bronx. Il est le fondateur de la Zulu Nation créée à New York en 1974, en référence aux Zoulous d'Afrique du Sud et à leur combat contre les colonisateurs européens. Par la musique et par la danse, il cherche à canaliser « positivement » l'énergie des jeunes et à lutter contre la drogue et la violence. Bambaataa, en Zulu, signifierait « leader affectueux »

plus d'Arabes que de Noirs. Les familles de Noirs, on pouvait les compter sur les doigts d'une main. Les Blancs français s'éclipsaient petit à petit. Donc, j'ai plutôt baigné dans une culture rebeu. Mais j'étais un Noir minoritaire qui a su s'imposer. Résultat, j'étais plus meneur que mené. Mes amis arabes sont un peu comme moi. Pour nous, cela n'a pas d'importance d'être Arabe ou Noir. On a vécu et partagé tant de choses ensemble ; pour nous, c'était d'abord l'amitié qui comptait. Moi, j'étais un bon petit Noir français. J'ai connu le monde noir quand j'étais dans la rue, quand j'ai retrouvé des Noirs comme moi, des Arabes comme moi. Avec les bandes, j'ai connu un monde de Blacks où nous n'étions plus minoritaires. Nous étions respectés, écoutés. Même si nous faisons peur, nous existions.

Une identité noire

Mon frère sortait, il était de toutes les parties mais il ne voulait jamais m'emmener⁵. Je sortais avec Fanfan, son ami et ses potes. Un jour, il y a eu une embrouille : mon frère s'est accroché avec ses amis parce que tout le monde voulait m'emmener, mais lui refusait. À partir de là, je me suis dit qu'il fallait que je me débrouille tout seul. Je ne voulais plus être dépendant de qui que ce soit.

Je sortais avec des plus grands, ils avaient vingt ans. Shek, un Sénégalais, habitait La Grande Borne. Il donnait des cours de danse à Paris, faisait des concours avec son groupe, les Razeurs Backs. Il était spécialisé dans le stroboscope⁶. C'était un sacré bon danseur. Soulé était comorien et il habitait les Tarterêts. Ricky, un Antillais, venait du XIII^e arrondissement mais il était du 91 dans l'âme. Il traînait à l'Agora avec nous aussi. Plus tard, il est tombé dans la came et il est mort lors d'un braquage qui a mal tourné.

Je me rappelle une bagarre avec les mecs de Melun. On les attendait. On m'avait mis à l'écart avec les filles parce que j'étais trop petit. J'ai vu le petit Small Kid leur tenir tête. Lors de la bataille suivante contre des mecs de Vigneux avec qui on s'était embrouillé en boîte, j'ai pris un mec un peu plus âgé que moi. On s'est rentré dedans et j'ai gagné le corps à corps en le soulevant et en le projetant au sol. Je l'ai frappé

⁵ Il s'agit du cousin de Lamence mais dans la famille africaine élargie, il est présenté comme le frère.

⁶ Style de danse désarticulé.

jusqu'à ce qu'on nous sépare. Tout le monde était fier de moi. Ricky m'a soulevé : « Là, je crois que tu es vraiment accepté, parce qu'on sait qu'on peut compter sur toi. » J'ai été adopté par le groupe sans vraiment discuter. Ce n'était pas un groupe organisé, cela fonctionnait juste par affinités ; c'était génial d'être accepté.

Les grands nous ont montré Paris, nous ont emmenés dans les boîtes, ils nous ont fait entrer dans les soirées. Ils nous ont fait comprendre que nous étions des Noirs et qu'il existait des choses pour les Noirs. Ils nous ont initiés à un nouveau monde, à une nouvelle culture qui nous est propre à nous, les Blacks. Nous avons appris davantage sur nous-mêmes, sur notre histoire, la fierté de nos peuples et leurs origines, leurs combats, leurs souffrances, les épreuves qu'ils ont traversées. Surtout, nous avons appris que nous pouvions partager cela avec d'autres qui, comme nous, avaient les mêmes attentes, les mêmes questions.

Nous étions nombreux. Nous représentions une force émergente, une énergie en marche qui explosait partout, dans les boîtes, dans les rues. C'était saisissant et effrayant en même temps. Le système nous avait toujours fait sentir que nous étions des parias, des gens tout juste tolérés et là, les nôtres nous montraient que nous pouvions être fiers d'être noirs et qu'il fallait se réveiller pour ne pas se faire avoir comme nos parents. On pouvait entreprendre et créer ; cela ne dépendait que de nous et de notre volonté et cette liberté se méritait ; il fallait s'imposer en existant nous aussi, comme toutes les vagues d'immigrés avant nous.

J'ai donc commencé à traîner à Paris. Il y avait des après-midi, des soirées, d'abord dans notre coin à Corbeil à la maison des jeunes ou le plus souvent dans les appartements des uns et des autres. On dansait le hop-rock, une danse bizarre, une sorte de danse de combat. On allait danser au Globo à Strasbourg-Saint-Denis, au Bataclan à Oberkampf, au Midnight à La Défense, au Galion d'Or à Aulnay ou à la Cinquième dimension à Montreuil. J'ai découvert Paris, je trouvais cela magnifique, pas comme ma banlieue, où il n'y avait rien. Je découvrais d'autres gens, cela me permettait de voyager tout simplement, de sortir de mon monde. Le plus important pour nous, banlieusards, c'était cette possibilité de s'évader, de voyager, de rencontrer des gens qui avaient la même culture, les mêmes idées, les mêmes motivations et la même couleur.

On allait à Châtelet, à La Défense, à la gare du Nord. Paris, c'est plus grand, c'est immense. J'aimais cette ambiance, ce qui se passait là-bas, j'aimais la façon dont ça bougeait, j'aimais le mouvement. Après les soirées, on dormait dehors ou chez des amis. C'était extraordinaire parce qu'on pouvait rencontrer quelqu'un pour la première fois et dormir chez lui le soir. Son père et sa mère nous accueillaient très bien. Parfois, on dormait dans le métro, mais c'était un choix : on aimait bien, on restait dehors, ensemble. On est allé de plus en plus loin. Il nous est arrivé d'être à Paris l'après-midi et de nous retrouver en Normandie en fin de soirée. Nous partions à trente, quarante. J'y repense parfois, c'était extraordinaire et délirant. C'était une sacrée époque⁷.

Les jeunes venaient de tous les horizons, de toutes les banlieues, de différents milieux. Au début du Mouvement⁸ comme on dit maintenant, les choses allaient tâtonnant parce que ce mouvement essayait de se trouver sa propre identité. Il y avait les Zoulous, pacifistes et véritables adeptes d'Afrika Bambaata et de sa doctrine « Love, peace and unity » ; les breakers et rappers avec leur Achipé achopé, les B-boys, les Fly Girls⁹, les rappers et taggers, tout un tas de gens qui voulaient avant tout s'identifier à quelque chose. Le rap commençait à naître et des chanteurs tels que Tonton David, les NTM, le Ministère Amer commençait à émerger. De petites bandes naissaient, mais c'était encore bon enfant. On faisait des défis de danse, des combats de hop-rock qui ressemblent à des scènes de combat.

On venait de partout, en petites bandes, mais on se côtoyait sans soucis. Les territoires étaient ouverts à tous même si certaines bandes commençait à consolider leurs identités et à s'implanter. On partageait notre temps, nos conneries, nos expériences. On fréquentait les mêmes lieux, les mêmes nanas, on pouvait avoir les mêmes amis. Ce qui prédominait, c'était le graff, le tag et la danse. De temps en temps un mec ou deux s'embrouillaient : rien de méchant. Cela se réglait en tête à tête. On formait un cercle et tous ceux qui avaient des comptes à régler entraient dedans et se battaient. Tu gagnais, tu gagnais ; tu perdais, tu perdais, mais tu t'étais battu, comme

⁷ Ces sorties en Normandie se poursuivent les années suivantes. Dans *Le Parisien* du 15 août 1990, on peut ainsi lire un reportage de Catherine Tardrew : « Skins et Zoulous sont partis se cogner à La Tranche-sur-mer ».

⁸ Le Mouvement désigne la mouvance culturelle liée à la Zulu Nation, rap, break dance et tags.

⁹ BBoys et Fly Girls sont les danseurs hip-hop.

un homme.